
Rodolphe Adam

BORDEAUX, 13 NOVEMBRE 1939. Aristides de Sousa Mendes, consul portugais en poste en Gironde, reçoit une directive administrative du dictateur Salazar. Ce dernier a choisi dans la déflagration qui s'annonce en Europe la position d'une certaine « neutralité » politique, posture qui n'est évidemment jamais neutre. Pour preuve, une circulaire ministérielle vise à réduire considérablement toutes les demandes des ressortissants étrangers cherchant à se réfugier au Portugal, en particulier ceux qui ont perdu leur nationalité ou encourent un risque à retourner dans leur pays. Bien que ne visant explicitement personne, la cible est limpide pour la population juive¹. L'interdiction de visa n'est donc pas automatique mais la procédure impliquant de faire une demande auprès du ministère est faite pour rendre quasi impossible la délivrance du sésame. Au printemps 1940, les réfugiés arrivent par milliers à Bordeaux, devenue capitale d'une France en déroute et dernière voie de passage pour fuir par le Sud l'avancée des nazis. Le 14 juin, le consul, diplomate de formation et qui n'a rien d'un révolutionnaire, se lie d'amitié avec le rabbin Jacob Kruger qu'il veut aider à s'enfuir. Mais celui-ci lui faisant comprendre qu'ils sont des milliers dans le même cas, A. de Sousa Mendes se trouve confronté subitement à une situation radicale de conflit entre sa hiérarchie et ses convictions. Cet ordre va changer sa vie dans la réponse qu'il va lui donner. Pris d'une grande fatigue au moment de la discussion, A. de Sousa Mendes part s'enfermer dans sa chambre et s'isole de tout contact pendant trois jours. Cette réclusion où s'opère l'aphanisis du sujet face au poids dans le corps de l'intensité de sa division, est un temps logique. Instant de voir et temps pour comprendre sont compactés devant l'urgence

¹ • Cf. Fralon J.-A., *Aristides de Sousa Mendes. Le Juste de Bordeaux*, Mollat éd., 1998, p. 49.

d'un choix forcé. Le consul en ressort transformé par la certitude d'une décision : il signera lui-même le précieux visa à toute personne qui en fera la demande. La rumeur se répand comme une trainée de poudre, les réfugiés affluent de partout. À partir du 17 juin, il signe sans jamais s'arrêter. Salazar s'alarme et tente de faire cesser ses activités. A. de Sousa Mendes part à Bayonne, installe une table dans la rue pour accélérer les files d'attentes et continue. Il descend à Hendaye le 22 juin. Un télégramme du dictateur le plonge dans l'illégalité, il poursuit jusqu'à son retour au Portugal sa frénésie de signature malgré les réticences de son secrétaire et les craintes de sa famille devant tant de risques. Des milliers de personnes auront la vie sauve grâce à ce paraphe d'un nom propre sur un bout de papier. Salazar ne pardonnera jamais l'acte de désobéissance de cet homme qui ne sera réhabilité par son pays qu'en 1986.

Ne pas céder sur son désir est l'éthique de la psychanalyse. C'est aussi un acte quand le sujet se fait responsable des conséquences qu'il engendre. Contre une certaine tradition analytique qui avait affadi la parole, et rendu confortable la place du psychanalyste protégée par une revendication d'extraterritorialité, Jacques Lacan a fait de l'acte un concept crucial pour la direction de la cure. Le maniement de la coupure temporelle dans la parole analysante impliqué dans l'invention de la scansion des séances, en est le paradigme fondateur. Lacan l'annonçait dès l'ouverture de son premier Séminaire par cette évocation du maître zen qui réveille l'élève du sans fin de ses cogitations par le réel d'un coup de pied ou d'un sarcasme. L'acte est ce vers quoi un analyste doit pousser l'analysant. Mais ce réveil que l'orientation sur le réel engage, n'est pas cantonné à la sphère intime. Il concerne aussi le sujet dans son rapport au monde tel qu'il ne va pas au vu de la part d'immonde qu'il contient.

Jacques-Alain Miller a récemment fait la démonstration de la fausseté d'un lieu commun tenace de la tradition freudienne selon laquelle le psychanalyste ne s'engage pas et reste neutre². L'indifférence supposée du

psychanalyste, très facile à proclamer quand la liberté est acquise ou qu'on ne veut rien savoir de son grignotage constant par certains discours, est une idée aussi répandue qu'elle est infondée. Elle ne tient depuis des décennies qu'à une erreur de traduction de ce syntagme « *gleichschwebende Aufmerksamkeit* »³ qui n'a jamais signifié flottement de l'attention, droit de dormir ou « neutralité bienveillante », et encore moins son extension à la position de l'analyste dans le social. Il désigne le fait de rendre égale son attention à la parole analysante pour éviter le danger de se focaliser sur un seul point du discours. Et c'est en acte que Jacques-Alain Miller a su réveiller l'École de la Cause Freudienne pour faire front face à l'apathie générale devant la montée du lepénisme arrivé lors des dernières élections présidentielles aux portes du pouvoir. Tout comme Françoise Kovache qui, dans son texte⁴, soustrait la gomme qu'un enfant veut utiliser pour effacer de son dessin un « enfant raté » (c'est-à-dire, lui-même) en lui disant « On va faire avec l'enfant comme il est », il nous faut contrer cette gomme que l'époque veut passer sur le sujet, ou le pire qu'elle espère pour effacer ce qui cloche chez l'être parlant.

L'équation avancée par Jacques Lacan « L'inconscient, c'est la politique » implique pour l'analyste d'avoir, avec « ses moyens propres », à se battre pour la démocratie et le lien social qui lui correspond⁵. La thématique de ce numéro de *Tresses* est une réponse aux enjeux de l'esprit du temps de ce XXI^e siècle.

2 • Miller J.-A., « Point de capiton », *La cause du désir, Revue de psychanalyse*, n°97, nov. 2017, p. 87-100.

3 • Freud S., « Conseils aux médecins » (1912), *La technique psychanalytique*, PUF, 1953, p. 62.

4 • Kovache F., « Un enfant n'aura pas été effacé », *Tresses*, n° 51, janv. 2018.

5 • Cf. Alberti C., « Nos moyens propres », *Lacan Quotidien*, n° 758. <https://www.lacanquotidien.fr/blog/wp-content/uploads/2018/01/LQ-758-a.pdf>